

Le samedi 24 mai 1873 était un jour bien mal choisi pour une première représentation, et ce n'est pas en répandant dans l'air des préoccupations politiques qu'on peut obtenir une atmosphère musicale. Peut-être est-ce à ces fâcheuses circonstances que j'ai dû de ne pas prendre à l'audition de *le Roi le sait* autant de plaisir que je m'en étais promis; peut-être est-ce pour cela que la pièce m'a paru prétentieusement puérile, les vers plus que médiocres (le dialogue est en vers), et M<sup>lle</sup> Priola plus qu'insignifiante. Je ne suis pas chargé, grâce au ciel, de juger la littérature, mais il m'est bien permis de dire que je ne la comprends pas ainsi, et que, si j'avais le talent d'en faire, je tâcherais de la faire d'autre façon.

Le point de départ de la pièce, ce monsieur qui se croit obligé d'avouer au roi l'existence d'un fils imaginaire, ce *Je le savais* étourdissant que lui répond le grand monarque, la peine que se donne ensuite le bourgeois pour ne pas faire mentir la personne royale, cela est très-amusant et tout à fait du ressort de la comédie; mais tout le reste, ces changements de costumes, ces paysans qui deviennent grands seigneurs, ces mascarades, ces gens qu'on croit morts ou en prison pendant cinq minutes, ce demi-jour répandu à dessein sur le tout, qu'est-ce, sinon un effort visible et bien inutile pour retrouver un genre à jamais perdu? Genre qui n'était pas plus faux que beaucoup d'autres, mais dont la fausseté saute aux yeux à présent qu'il est démodé. Son évolution est finie; l'opéra comique est aussi mort que la tragédie. Ce système qui consiste à tout effleurer, à n'émouvoir jamais, à remplacer l'émotion, l'élégance et l'imagination par la frivolité décorée du nom d'esprit, a fait son temps; ou plutôt il s'est encanaillé, il est devenu l'Opéra bouffe, il barbotte dans le ruisseau d'où il ne sortira plus. C'est en vain qu'on l'astique et qu'on le parfume. Les invraisemblances systématiques de la pièce qui nous occupe, l'abus des scènes épisodiques, toutes ces petites filles, ces travestis, et surtout la surabondance des couplets, tout cela sent l'opéra bouffe d'une lieue; la faute n'en est point aux auteurs: comme dirait la blonde Hortense, *c'est la fatalité*.

On cite toujours les chefs-d'œuvre du genre, le *Pré-aux-Clercs*, la *Dame Blanche*, le *Domino Noir*, comme si ces ouvrages n'avaient dû leur puissante vitalité aux qualités sérieuses qui les distinguent. Le *Pré-aux-Clercs* est avant tout dramatique; il y a mort d'homme à la fin, et on ne peut pas dire que la scène du bateau ait été traitée « spirituellement » par le compositeur. Cela fait froid dans le dos, tout simplement. Et la grande scène de la vente dans la *Dame Blanche*, est-ce donc si léger? Et dans le *Domino*, quand Angèle s'écrie: « *Ah! Vous m'avez perdue!* » exactement sur le ton, sur les notes même de la *Vestale* de Spontini, répondant au grand-prêtre qui l'interroge: « *Vous ne le saurez pas!* » Et quand Horace chante « *Filles du ciel, priez!* » tout cela est-il donc si drôle? Le véritable genre français moderne, c'est le drame où se mêlent le rire et les larmes, et non un genre indéfinissable qui érige l'enfantillage en principe. Autrement il faudrait dire qu'il n'y a en France ni cœur, ni raison, ni idéal, ni passion, et que c'est M. Clairville qui représente le théâtre à notre époque.

Ces critiques n'atteignent pas M. Delibes, dont le talent et la personne sont également sympathiques. Il a dépensé dans *le Roi le sait* des trésors de grâce et d'ingéniosité, et s'il a fait de la musique très-légère, c'est qu'il n'y avait guère moyen de faire autre chose sur un canevas si léger; on peut regretter seulement qu'il ait dépensé tant de talent pour si peu de chose. M. Gondinet, de son côté, a montré beaucoup d'esprit, et ses mots partent comme des bouteilles de champagne; M<sup>me</sup> Réveilly les lance à merveille: elle est la meilleure de toutes les actrices qui se démènent dans cette étrange pièce. Sainte-Foy, en maître à chanter, est désopilant; Lhérie a joué et chanté avec beaucoup de goût. Les autres montrent un zèle dont on ne saurait trop les louer, si le zèle n'était la pire des qualités.

La direction a grandement fait les choses. Il y a, au troisième acte, un trône qui a dû faire éprouver le supplice de Tantale aux nombreux monarchistes qui circulaient dans la salle; et ce trône est la source d'un tas de quolibets qui empruntaient à la situation politique un redoublement de comique auquel les auteurs n'avaient pas songé.

Le succès a été très-franc.

PHÉMIUS

Journal Title: LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Journal Subtitle:

Day of Week: Saturday

Calendar Date: 31 MAI 1873

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: N°17

Year: 2<sup>e</sup> année

Series:

Pagination: 135

Issue:

Title of Article: MUSIQUE

Subtitle of Article:

Signature: PHÉMIUS

Pseudonym: PHÉMIUS

Author: Camille Saint-Saëns [attrib.]

Layout: Internal feuilleton

Cross-reference: